

**Henry Bauchau, Rencontres avec Freud**

Texte paru dans *Études freudiennes*, n° 28, 1986, « Présence de Freud dans la pratique des psychanalystes », pp. 105-12.

Une version revue et légèrement abrégée est reproduite dans *L'écriture à l'écoute*, Actes Sud, 2000, pp. 135-145.

Études freudiennes  
à l'adresse suivante

<http://www.etudes-freudiennes.org/>

vous trouverez

le calendrier des  
Journées d'Études  
freudiennes et de nos  
réunions de travail,

le sommaire des  
numéros de la revue  
*Études freudiennes*  
parus et à paraître,  
ainsi qu'un bulletin  
de commande,  
d'abonnement et de  
souscription,

des textes en français  
et en plusieurs autres  
langues, à télécharger.

RENCONTRES AVEC FREUD

Henry Bauchau

*La rencontre en rêve*

Ma première rencontre avec Freud a lieu en rêve. J'ai dix-neuf ans, je suis en première année d'université, j'appartiens à un milieu catholique traditionnel où la psychanalyse, pratiquement ignorée, est considérée avec méfiance comme d'ailleurs tout ce qui voisine avec la psychiatrie. À cela s'ajoute une vive réprobation pour ce que l'on sait, ou ne sait pas, de son dévoilement de la vie sexuelle. En révolte partielle contre mon milieu, je partage pourtant ses préjugés à cet égard et, quoique lecteur assidu, je ne connais aucun ouvrage de Freud ni aucun écrit sur la psychanalyse. Je vois un jour, sur une table chez un ami, l'essai de Freud : *Le rêve et son interprétation*. Je le feuillette un moment et j'en reste là. Je m'intéresse parfois aux rêves mais seulement par ce que je crois être leur caractère prémonitoire. Je traverse en ce moment une crise religieuse et je vais avec un ami faire une retraite de deux jours dans une abbaye bénédictine. Au cours de la nuit au monastère, je fais un rêve. Je vais consulter le Professeur Sigmund Freud, je m'étonne que ma mère ne m'accompagne pas. J'attends un moment dans une véranda triste et de proportions mesquines, par la fenêtre on voit des montagnes que j'ai vues en Suisse à la fin de mon enfance. Soudain le professeur est devant moi, il me regarde longuement avec une grande attention. Il dit : Vous êtes un malade imaginaire. Je vois qu'il va dire quelque chose de plus mais ses paroles m'ont causé une terreur si grande que je m'éveille en poussant un cri d'effroi qu'il me semble entendre encore.

Ce rêve m'impressionne beaucoup mais je ne sais comment le comprendre. Je pense au malade imaginaire de Molière car je souffre déjà des malaises digestifs qui, en s'aggravant, me conduiront, quinze ans plus tard et après bien des détours, à la psychanalyse. Je cherche à les guérir par des remèdes et des régimes, il ne me vient pas à l'esprit qu'ils peuvent être liés à un trouble, à un refus de mes images ou à l'incompréhension des avertissements que peut donner la maladie.

Chose curieuse, je ne songe pas alors à en apprendre plus sur la personne et l'œuvre de ce Sigmund Freud qui m'a fait une si grande impression en rêve. La résistance est à l'œuvre qui porte mon attention ailleurs, mais aussi l'action de la réalité. La réalité européenne est alors dominée par Hitler qui prend le pouvoir à Berlin deux mois après le rêve. Six mois plus tard, je suis soldat et, jusqu'en 1939, ma vie comme celle des jeunes de ma génération sera bouleversée par les accès de fièvre provoqués par Hitler et par les rémissions trompeuses qui les suivent. Quand la tension monte à son point culminant nous

## Henry Bauchau, Rencontres avec Freud

sommes mobilisés ; quand Hitler a obtenu l'avantage souhaité, on nous démobilise moralement et matériellement en nous renvoyant à la précarité de notre vie civile. Cela dure, cela perdure dans l'absurdité, parmi les hauts et les bas, les faux espoirs et l'inespérance qui grandit jusqu'à la guerre et à l'impensable désastre. C'est sur ce fond de clameurs guerrières, au milieu de la folie et de la peur occidentales, puis dans les épreuves de la guerre que je vis les années qui vont de mon rêve de décembre 1932 à la Libération et à la fin de la guerre en 1945.

### *Freud dans mes psychanalyses*

Peu d'années après, en 1947, j'entreprends une psychanalyse. Mon analyste est une élève de Freud, lors de notre première rencontre elle me demande si j'ai lu quelque chose de lui ou d'autres psychanalystes. Comme je ne connais guère que quelques articles généraux sur la psychanalyse, elle me conseille de m'en tenir là pour le moment afin de pouvoir vivre la nouveauté de l'expérience analytique sans savoir préalable. Je suis son conseil au cours de la première année. Parfois, à l'occasion d'une interprétation, elle me fait part d'une idée ou d'un propos de Freud. Surtout, elle m'explique certains aspects du déroulement du traitement, certains faits, certains rêves, dans des termes que je retrouverai plus tard dans les écrits de Freud et qui restent marqués pour moi de leur double et inoubliable empreinte. Discrète, un peu mystérieuse mais très sensible, il y a entre l'analyste et moi une présence de Freud. Sans bien connaître son œuvre, je perçois qu'elle est le fondement, l'arrière-plan de ce qui se passe entre nous. Ma psychanalyse se termine, je m'aperçois que, si je puis vivre et agir, la plupart de mes faiblesses et de mes manques sont toujours là. Du traitement, j'attendais la guérison et c'est autre chose que j'ai découvert. Je commence à voir le monde, la vie, les autres et surtout moi-même, autrement. Dans cette nouvelle perspective, qui ne refuse plus les profondeurs et l'étendue de l'inconscient, Freud, je m'en rends compte confusément, a joué un grand rôle. Ce n'est pas par ses livres ni son enseignement, que je connais encore mal, que cela s'est opéré, c'est à travers le traitement lui-même, le contact avec l'analyste, son écoute, sa parole, parfois sa bonté, toujours sa patience et de temps à autre ses refus justifiés de comprendre.

Durant les années qui suivent, j'écris et publie des poèmes, deux pièces de théâtre, un roman ; je m'aperçois non sans surprise que l'écriture est pour moi une aventure spirituelle mais aussi une façon de continuer par d'autres voies ma psychanalyse ce qui m'entraîne souvent, et sans que je le souhaite, à contre-courant des tendances principales de la littérature contemporaine.

À la fin de sa vie, ma psychanalyste me parle pour la première fois de Freud tel qu'elle l'a vu : « C'était un petit homme qui avait tout le charme de sa ville et de sa race. Parmi les hommes remarquables que j'ai connus, il est avec Charles de Gaulle et Pierre Jean Jouve celui qui m'a fait la plus profonde impression. Ce qui m'a frappée surtout chez lui comme chez de Gaulle, c'est le côté fondateur. » Puis elle me raconte un souvenir : « Au moment de quitter Vienne, je me suis arrangée pour rencontrer Freud au cours de sa promenade. Nous étions dans un parc, il répondait à une question que je lui avais posée, nous étions face à face. Je portais un renard sur les épaules comme c'était la mode à cette époque. Je l'ai laissé tomber, nous nous

## Henry Bauchau, Rencontres avec Freud

sommes penchés tous les deux pour le ramasser. Dans ce double mouvement, nos visages se sont effleurés. Il m'a dit en souriant : "Voici un moment que nous n'oublierons plus tous les deux." Comme vous voyez, je n'ai pas oublié. » J'ai le sentiment qu'elle me lègue une pensée précieuse qu'elle a longtemps portée en elle, une vision très humaine de Freud qui souligne sa grandeur, avec cet art souverain de la litote qu'elle possède comme lui.

Au milieu des années soixante, j'entreprends une nouvelle analyse. Je dirai plus loin, en parlant de son séminaire, comment j'ai aperçu Freud dans la pratique et la pensée de mon second analyste. À la fin de cette analyse, j'entreprends l'écriture d'un nouveau roman. Il a l'apparence d'un roman historique sur la guerre de Sécession. En m'avançant dans un récit que je veux non maîtrisé, progressant par associations libres et par découvertes, je m'engage et j'engage peut-être mes lecteurs dans un voyage initiatique et j'écris, comme l'a remarqué avec perspicacité Paul Otchakovsky, « un western de l'inconscient ». Mais l'inconscient est plus structuré que je ne m'y attendais et Raymond Queneau, qui fut un des lecteurs de mon manuscrit, me dira qu'il en a aimé la forte organisation. Le roman part d'un rêve dont il ne m'est resté au réveil que ces paroles sur les lèvres : « Il faut délivrer l'esclave Johnson. » Il se termine sur ces mots : « La fête du Grand Été est finie. Qui a dit qu'elle se passait la nuit ? Dans le souvenir des enfants, il y a toujours beaucoup de soleil. » Je n'ai jusque-là jamais écrit un livre aussi librement mais, en le relisant aujourd'hui, j'y trouve l'influence grandissante, bien que cachée, de Freud. La lutte pour la libération est le thème central de son œuvre et de son action et il nous a appris que le retour sur les expériences, les épreuves et les intuitions de l'enfance, s'il comporte de nécessaires régressions, est une porte, une ouverture sur l'avenir.

Au cours de ces années, j'ai l'occasion d'aller fréquemment suivre le séminaire que Jacques Lacan donne alors à l'École normale supérieure. Je ne peux pas y aller assez régulièrement pour pénétrer alors l'étendue de sa pensée, mais je suis frappé par l'envergure de sa personnalité, par l'étonnante liaison, dans sa façon de parler, du fond, de la forme, et d'un débit que scande l'inspiration. Je suis surtout touché par la manière dont il insiste sur la nécessité de revenir au caractère initial et révolutionnaire de la pensée freudienne et de la dégager de trop de commentaires ronronnants. Jusque-là j'ai surtout vu en Freud le maître, Lacan oriente mon regard vers l'initiateur intrépide, vers le héros qui entreprend seul et sans dogmes une révolution fondamentale.

### *Un séminaire freudien*

Il y a une dizaine d'années, un changement de vie s'impose à moi et je commence à travailler en institution et en clientèle privée comme psychothérapeute, ensuite comme psychanalyste. J'ai assisté depuis lors à un certain nombre de congrès, de colloques, de conférences. J'ai lu pas mal de livres et d'articles sur la psychanalyse, la pensée et la vie de Sigmund Freud. Pourtant, au cours de cette période où la plus grande part de mon temps a été consacrée à traiter des psychotiques et des névrosés, c'est le séminaire de mon second analyste — que j'ai suivi aussi assidûment que possible pendant près de neuf ans — qui a exercé sur moi la plus forte influence. Certes, j'y ai appris bien des choses qui m'ont éclairé sur la position de l'analyste, sur la pratique de la cure et les problèmes que me posaient

mes patients. L'essentiel n'est pas là, et je n'ai pas cherché ni trouvé au séminaire un enseignement systématique et harmonieusement formulé. On n'y acquiert rien dans l'ordre mais on y découvre souvent dans le désordre. Ce qui m'est apparu là, ce qui s'y invente au fil et suivant l'inspiration des jours, c'est moins une méthode qu'une pratique de la pensée, de la parole et de l'interrogation qui m'a semblé en prise directe — aussi directe que possible dans un travail collectif — avec l'inconscient. Mon second analyste ne traite pas le sujet qu'il a choisi comme quelqu'un qui le connaît mais comme quelqu'un qui l'explore. Il semble souvent ne s'être guère préparé à sa tâche mais c'est qu'elle ne se découvre vraiment à lui que lorsqu'il s'y engage et, pour cette entreprise, nous, ses auditeurs, lui sommes nécessaires. Il n'entend pas mener ceux qui l'écoutent ou dialoguent avec lui à des conclusions qu'il a prévues d'avance — souvent d'ailleurs il ne va pas, la route étant trop longue, jusqu'à des conclusions — mais par un chemin sinueux où retours en arrière, digressions et avancées hardies parfois se télescopent, il fait le tour des associations que suscitent en lui un acte, une idée, une parole d'un patient ou un souvenir qui affleure soudain. Le dialogue est constant entre l'écoute consciente de la parole ou de l'acte inconscients, et l'écoute inconsciente de ce qui surgit dans le conscient chez lui ou chez ses interlocuteurs.

La théorie est présente, on l'éprouve comme un but, elle est évaluée très haut. Elle n'est pas contraignante et toujours mêlée à cet incessant échange où l'orateur et ses auditeurs peuvent se laisser aller librement au fil de leurs associations.

Ce que j'apprends là, ce n'est pas une doctrine, ce ne sont pas des trucs cliniques, des systèmes qui marchent et que je pourrais appliquer immédiatement dans ma propre pratique comme, je dois me l'avouer, je souhaiterais parfois en entendre. Mais il s'agit moins d'apprendre que d'être ; d'être présent à la parole et à moi-même. Au séminaire, je ne suis pas dispensé de penser, de sentir, d'associer et de rêver moi-même. Je suis incité à une attention écoutante et écoutée à ce qui survient, à ce que je comprends comme à ce que je ne comprends pas. Surtout à une perpétuelle remise en question de ce que je croyais avoir compris, de ce que j'espérais être sur le point de comprendre. Il s'agit d'accepter sans réserve que les édifices successifs de l'interprétation soient incessamment détruits et reconstruits en vue de nouvelles destructions. De reconnaître pleinement les profonds ancrages et l'indomptable mobilité de la psyché humaine où la psychanalyse, constamment ouverte par vocation au passé et au futur des malades, ne travaille pourtant que dans l'avènement éphémère du présent, de ses apparitions fuyantes et de sa fragilité.

Freud est dans ce séminaire une référence constante, le terrain d'où l'on part et où l'on reprend pied souvent. Cela suppose du respect mais pas de révérence particulière. Pas de gloses sur un texte sacré. Freud n'est pas non plus le père totémique qu'il faut sacrifier pour pouvoir se partager son corps de pensée. Son œuvre m'apparaît là comme un bien commun, une nourriture que chacun peut utiliser à son gré pour en nourrir ses propres découvertes, son expérience, parfois son invention.

Je suis sensible, au séminaire, à la place éminente qui est faite à *L'interprétation des rêves* car il est clair, pour ceux qui le suivent, que le rêve est vraiment la voie royale pour atteindre l'inconscient. Tout cela va jouer un grand rôle dans ma pratique et pendant de nombreuses années je ne puis séparer ce que je vis avec mes patients de ce que je

vis et entends au séminaire qui est un des corps vivants — mais pour moi privilégié — où se perpétue et s'élargit l'œuvre de Freud.

*Le poème de Freud*

Il y a huit ans, j'ai été intérieurement mais impérativement contraint d'interrompre le livre que je faisais alors pour écrire des poèmes. Ces poèmes, dont certains d'ailleurs n'ont pas abouti, se sont engendrés l'un l'autre. À la fin de l'avant-dernier, j'ai ressenti le désir d'écrire un poème sur le rêve de mes dix-neuf ans, celui où Freud me disait : Vous êtes un malade imaginaire. Devant cette nouvelle entreprise, la résistance fait équilibre au désir. Je crains que ce poème difficile ne me prenne trop de temps, j'ai de plus l'impression de ne pas posséder la langue poétique qui conviendrait à une telle tentative. Je m'en ouvre à mon second analyste, il me dit : « Si tu sens le désir de revenir à ce moment de ta vie que, malgré deux analyses, tu n'as jamais pu analyser ni approfondir, il faut le faire. » Puis il ajoute : « En partant de ce point central du rêve, tire sur tous les fils qui t'apparaîtront. Creuse dans les deux directions, vers le passé et vers le futur et fais rayonner ton rêve sur toute ta vie. »

Ce conseil ou plutôt cette parole a sur moi un effet extraordinaire. Bien que mon analyse avec lui soit finie depuis dix ans et qu'il soit depuis devenu mon ami, je la ressens comme parole de mon analyse, parole qui aurait pu m'être dite aussi par ma première analyste, parole de Freud enfin. Je n'ai plus de doute et, comme je suis encore en vacances, j'abandonne tout autre travail et je commence immédiatement le poème. Je résous mes problèmes de forme en adoptant d'instinct un ton très simple, un ton de connivence, proche de la prose. J'utilise un long verset fondé, de manière aussi peu visible que possible, sur les rythmes alternés de vers intérieurs de longueurs différentes et sur des assonances. Je tire sur les fils qui se présentent et qui comme en rêve font surgir de mon passé de nombreuses scènes oubliées. Quand je descends vers le futur, vers l'estuaire, les fils deviennent aussi mes fils et c'est à eux que secrètement je m'adresse pour leur dire un peu ce que je suis, ce que je n'ai pas pu et ne pourrai peut-être jamais leur dire directement. Comme cela s'est déjà produit dans « La Chine intérieure », le poème en s'étendant parvient à une forme narrative. Je l'écris avec un effort extrême, une liberté que je n'ai jamais connue en poésie, et des moments de grand bonheur. Je parviens, malgré le retour à Paris et la reprise de mon travail professionnel, à terminer ce poème de près de cinq cents versets en cinquante-six jours. En cours de travail, un titre s'impose à moi. J'écris : « La sourde oreille » qui n'est pas celle qui n'entend pas mais celle qui se défend d'entendre.

Dans le poème, comme dans le rêve, s'opère le retour du refoulé. Freud semble à première vue le père puissant que j'aurais voulu avoir, que j'ai redouté d'avoir. Mais si j'analyse les choses de plus près, je vois que pas plus dans le rêve que dans le poème Freud n'apparaît comme puissant par la force, le pouvoir ou même le savoir. Il est seulement celui qui discerne ce qui est : Vous êtes un malade imaginaire. Il me laisse le soin de chercher et de porter au jour de la conscience l'origine et le sens de cette épreuve. Il me fait parcourir pour cela, dans le poème, un certain nombre d'événements majeurs, avec les symptômes, les aspirations, les images qui n'ont trouvé place et signification dans ma vie que grâce à la psychanalyse.

Le rêve de mes dix-neuf ans devient, dans le poème, le rêve de Freud. Je veux dire le rêve sur Freud, mais en même temps le rêve qu'il fait, dans mon texte, de ma vie. Enfin, le rêve que je fais avec lui, à travers lui et qui éclaire d'une lumière sourde et entrecoupée l'éten-due de mon existence.

Dans les derniers vers, j'écris : « En suivant Freud et son poème. » Je suis surpris, je ne comprends pas ce que j'ai écrit. Freud est bien sûr un grand écrivain mais plutôt dans l'ordre de l'essai et de l'écrit scientifique. Au moment où je termine « La sourde oreille ou le rêve de Freud », je n'ai pas de réponse à mon étonnement, à mon doute. Je vois seulement que l'écriture intérieure, qui m'a guidé pendant tout ce travail, exige que je me risque à écrire « en suivant Freud et son poème » sans être capable d'en déchiffrer le sens.

Au moment où je commence cet article, un rêve m'apporte peut-être quelques lumières. Dans un tunnel de pierre en forme de labyrinthe, s'avance péniblement un romancier qui, en cours d'écriture, a changé la couleur des yeux de son héroïne. Ils sont maintenant de la couleur fascinante, celle du violet de la folie. Je me trouve ensuite à la place du romancier et dois prendre un tournant qui me semble particulièrement vif et étroit. Il me donne le vertige et je pense que je n'y parviendrai pas. À ce moment apparaît en face de moi une lumière rouge et je me dis que quelqu'un arrive venant de l'autre côté du labyrinthe. « Ainsi vous verrez comment faire », dit-on. Je me demande comment dans ce tunnel étroit on pourrait opérer le sauvetage du romancier et d'Einstein.

Parmi mes associations, le violet de la folie me fait penser à Hölderlin. Il y a une beauté holderlinienne qui me touche profondément, qui me semble à la fois suprême et inaccessible. La personne qui vient dans l'autre sens est Freud, j'en suis certain à cause de l'évocation d'Einstein. Au moment où je fais le rêve je suis d'ailleurs en train de relire avec beaucoup d'émotion et d'admiration son livre *L'homme Moïse et la religion monothéiste* dont une traduction nouvelle vient de paraître.

J'ai passé mon enfance à la campagne, j'appartiens à une famille de tradition bourgeoise et ma formation est plutôt littéraire. Avec ma passion pour la poésie, mon goût parfois aventuré pour la mystique, une certaine méfiance envers le monde scientifique et technique, je viens du côté opposé à celui de Freud.

Celui-ci a presque toujours vécu dans une grande capitale, il appartient à une famille juive, il a connu la pauvreté dans sa jeunesse, il a eu une formation scientifique approfondie et l'expérience du laboratoire. Je me suis avancé autant que je l'ai pu — et ce n'est guère — à la rencontre de l'esprit scientifique et d'une rigueur de pensée qui ne m'est pas naturelle. Freud s'est enfoncé seul et sans garde-fou dans le labyrinthe de l'inconscient et, dans son *Moïse*, il s'est engagé autant que cela lui était possible dans la direction du roman et de la poésie.

Par son feu rouge il m'avertit de ne pas vouloir aller plus loin que je ne puis dans la direction de la beauté et du violet de la folie. Nous nous retrouvons au fond du labyrinthe, menés peut-être quoiqu'à des degrés bien différents par notre goût commun de la psychanalyse et de l'histoire. Histoire et psychanalyse qui sont les signes d'une confuse espérance. Espérance d'un sens dont est, peut-être, douée notre étrange aventure.